

## Saint-Exupéry: *Vol de nuit*, IX (extrait)

(p.69-71 in Folio plus)

Comme, une liasse de papiers dans les mains, il rejoignait son bureau personnel, Rivière ressentit cette vive douleur au côté droit qui, depuis quelques semaines, le tourmentait.

« Ça ne va pas... »

Il s'appuya une seconde contre le mur :

5 « C'est ridicule. »

Puis il atteignit son fauteuil.

Il se sentit, une fois de plus, ligoté comme un vieux lion, et une grande tristesse l'envahit.

10 « Tant de travail pour aboutir à ça ! J'ai cinquante ans ; cinquante ans j'ai rempli ma vie, je me suis formé, j'ai lutté, j'ai changé le cours des événements et voilà maintenant ce qui m'occupe et me remplit, et passe le monde en importance... C'est ridicule. »

Il attendit, essuya un peu de sueur, et, quand il fut délivré, travailla.

Il compulsait lentement les notes.

« Nous avons constaté à Buenos Aires, au cours du démontage du moteur 301... nous infligerons une sanction grave au responsable. »

15 Il signa.

« L'escale de Florianopolis n'ayant pas observé les instructions... »

Il signa.

« Nous déplacerons par mesure disciplinaire le chef d'aéroplice Richard qui... »

Il signa.

20 Puis comme cette douleur au côté, engourdie, mais présente en lui et nouvelle comme un sens nouveau de la vie, l'obligeait à penser à soi, il fut presque amer.

« Suis-je juste ou injuste ? Je l'ignore. Si je frappe, les pannes diminuent. Le responsable, ce n'est pas l'homme, c'est comme une puissance obscure que l'on ne touche jamais, si l'on ne touche pas tout le monde. Si j'étais très juste, un vol de nuit serait chaque fois une chance de mort. »

25 Il lui vint une certaine lassitude d'avoir tracé si durement cette route. Il pensa que la pitié est bonne. Il feuilletait toujours les notes, absorbé dans son rêve.

« ...quant à Roblet, à partir d'aujourd'hui, il ne fait plus partie de notre personnel. »

Il revit ce vieux bonhomme et la conversation du soir :

— Un exemple, que voulez-vous, c'est un exemple.

30 — Mais Monsieur... mais Monsieur... Une fois, une seule, pensez donc ! et j'ai travaillé toute ma vie !

— Il faut un exemple.

— Mais Monsieur !... Regardez, Monsieur !

35 Alors ce portefeuille usé et cette vieille feuille de journal où Roblet jeune pose debout près d'un avion.

Rivière voyait les vieilles mains trembler sur cette gloire naïve.

— Ça date de 1910, Monsieur... C'est moi qui ai fait le montage, ici, du premier avion d'Argentine ! L'aviation depuis 1910... Monsieur, ça fait vingt ans ! Alors, comment pouvez-vous dire... Et les jeunes, Monsieur, comme ils vont rire à l'atelier !... Ah ! Ils vont bien rire !

40 — Ça, ça m'est égal.

— Et mes enfants, Monsieur, j'ai des enfants !

— Je vous ai dit : je vous offre une place de manoeuvre.

— Ma dignité, Monsieur, ma dignité ! Voyons, Monsieur, vingt ans d'aviation, un vieil ouvrier comme moi...

45 — De manoeuvre.

— Je refuse. Monsieur, je refuse !

Et les vieilles mains tremblaient, et Rivière détournait les yeux de cette peau fripée, épaisse et belle.

— De manoeuvre.

50 — Non, Monsieur, non... je veux vous dire encore...

— Vous pouvez vous retirer.

Rivière pensa : « Ce n'est pas lui que j'ai congédié ainsi, brutalement, c'est le mal dont il n'était pas responsable, peut-être, mais qui passait par lui. »

## Saint-Exupéry: *Vol de nuit*, XV (extrait)

(p.114-116 in Folio plus)

Fabien usait ses forces à dominer l'avion, la tête enfoncée dans la carlingue, face à l'horizon gyroscopique, car, au dehors, il ne distinguait plus la masse du ciel de celle de la terre, perdu dans une ombre où tout se mêlait, une ombre d'origine des mondes. Mais les aiguilles des indicateurs de position oscillaient de plus en plus vite, devenaient difficiles à suivre. Déjà le pilote, qu'elles  
5 trompaient, se débattait mal, perdait son altitude, s'enlisait peu à peu dans cette ombre. Il lut sa hauteur : « Cinq cents mètres ». C'était le niveau des collines. Il les sentit rouler vers lui leurs vagues vertigineuses. Il comprenait aussi que toutes les masses du sol, dont la moindre l'eût écrasé, étaient comme arrachées de leur support, déboulonnées, et commençaient à tourner, ivres, autour de lui. Et commençaient, autour de lui, une sorte de danse profonde et qui le serrait de plus en plus.

10 Il en prit son parti. Au risque d'emboutir, il atterrirait n'importe où. Et, pour éviter au moins les collines, il lâcha son unique fusée éclairante. La fusée s'enflamma, tournoya, illumina une plaine et s'y éteignit : c'était la mer.

Il pensa très vite : « Perdu. Quarante degrés de correction, j'ai dérivé quand même. C'est un cyclone. Où est la terre ? » Il virait plein Ouest. Il pensa : « Sans fusée maintenant, je me tue. » Cela  
15 devait arriver un jour. Et son camarade, là, derrière... « Il a remonté l'antenne, sûrement. » Mais le pilote ne lui en voulait plus. Si lui-même ouvrait simplement les mains, leur vie s'en écoulerait aussitôt, comme une poussière vaine. Il tenait dans ses mains le cœur battant de son camarade et le sien. Et soudain ses mains l'effrayèrent.

Dans ces remous en coups de bélier, pour amortir les secousses du volant, sinon elles eussent  
20 scié les câbles de commandes, il s'était cramponné à lui, de toutes ses forces. Il s'y cramponnait toujours. Et voici qu'il ne sentait plus ses mains endormies par l'effort. Il voulut remuer les doigts pour en recevoir un message : il ne sut pas s'il était obéi. Quelque chose d'étranger terminait ses bras. Des baudruches insensibles et molles. Il pensa : « Il faut m'imaginer fortement que je serre... » Il ne sut pas si la pensée atteignait ses mains. Et comme il percevait les secousses du  
25 volant aux seules douleurs des épaules : « Il m'échappera. Mes mains s'ouvriront... » Mais s'effraya de s'être permis de tels mots, car il crut sentir ses mains, cette fois, obéir à l'obscur puissance de l'image, s'ouvrir lentement, dans l'ombre, pour le livrer.

Il aurait pu lutter encore, tenter sa chance : il n'y a pas de fatalité extérieure. Mais il y a une fatalité intérieure : vient une minute où l'on se découvre vulnérable ; alors les fautes vous attirent  
30 comme un vertige.

Et c'est à cette minute que luirent sur sa tête, dans une déchirure de la tempête, comme un appât mortel au fond d'une nasse, quelques étoiles.

Il jugea bien que c'était un piège : on voit trois étoiles dans un trou, on monte vers elles, ensuite on ne peut plus descendre, on reste là à mordre les étoiles...

35 Mais sa faim de lumière était telle qu'il monta.

## George Orwell: 1984 (extrait Première partie, I)

(p.13-14 in folio - p.11-12 in folioplus classiques - p.9-11 in Livre de Poche)

(1948)

Derrière Winston, la voix du télécran continuait à débiter des renseignements sur la fonte et sur le dépassement des prévisions pour le neuvième plan triennal. Le télécran recevait et transmettait simultanément. Il captait tous les sons émis par Winston au-dessus d'un chuchotement très bas. De plus, tant que Winston demeurait dans le champ de vision de la plaque de métal, il pouvait être vu aussi bien qu'entendu. Naturellement, il n'y avait pas moyen de savoir, si, à un moment donné, on était surveillé. Combien de fois, et suivant quel plan, la Police de la Pensée se branchait-elle sur une ligne individuelle quelconque personne ne pouvait le savoir. On pouvait même imaginer qu'elle surveillait tout le monde, constamment. Mais de toute façon, elle pouvait mettre une prise sur votre ligne chaque fois qu'elle le désirait. On devait vivre, on vivait, car l'habitude devient instinct, en admettant que tout son émis était entendu et que, sauf dans l'obscurité, tout mouvement était perçu.

Winston restait le dos tourné au télécran. Bien qu'un dos, il le savait, pût être révélateur, c'était plus prudent. A un kilomètre, le ministère de la Vérité, où il travaillait, s'élevait vaste et blanc au-dessus du paysage sinistre. Voilà Londres, pensa t-il avec une sorte de vague de dégoût. Londres, capitale de la première région aérienne, la troisième, par le chiffre de sa population, des provinces de l'Océania. Il essaya d'extraire de sa mémoire quelque souvenir d'enfance qui lui indiquerait si Londres avait toujours été tout à fait comme il la voyait. Y avait-il toujours eu ces perspectives de maisons du XIXe siècle en ruine, ces murs étayés par des poutres, ce carton aux fenêtres pour remplacer les vitres, ces toits plâtrés de tôle ondulée, ces clôtures de jardin délabrées et penchées dans tous les sens ? Y avait-il eu toujours ces emplacements bombardés où la poussière de plâtre tourbillonnait, où l'épilobe grimpait sur des monceaux de décombres ? Et ces endroits où les bombes avaient dégagé un espace plus large et où avaient jailli de sordides colonies d'habitations en bois semblables à des cabanes à lapins ? Mais c'était inutile, Winston n'arrivait pas à se souvenir. Rien ne lui restait de son enfance, hors une série de tableaux brillamment éclairés, sans arrière-plan et absolument inintelligibles.

Le ministère de la Vérité - Miniver, en novlangue - frappait par sa différence avec les objets environnants. C'était une gigantesque construction pyramidale de béton d'un blanc éclatant. Elle étageait ses terrasses jusqu'à trois cents mètres de hauteur. De son poste d'observation, Winston pouvait encore déchiffrer sur la façade l'inscription artistique des trois slogans du parti.

30

LA GUERRE C'EST LA PAIX  
LA LIBERTE C'EST L'ESCLAVAGE  
L'IGNORANCE C'EST LA FORCE

## Alexandre Soljenitsyne: *Une journée d'Ivan Denissovitch* (extrait)

(p.207-209 in Pavillon Poche, éd. Robert Laffont; p.175-177 in 10/18 ou Pocket; p.485-492 in ebook)

– Dis-moi, fait encore Petit-Nez, *CH-311*, c'est de chez toi?

– Faut que je vérifie sur ma liste. Vous croyez qu'on se rappelle vos conneries de matricules? (Il voudrait gagner du temps, Turine, il pense sauver le commandant au moins pour cette nuit, en noyant le poisson jusqu'à l'appel.)

5 – Bouynovski, c'est chez toi?

– Présent! que répond le commandant, de dessous le plancher à Choukhov, qui le cachait.

Pou qui se presse passe premier au peigne.

– *CH-311*? C'est juste. Rapplique.

– Où m'emmenez-vous?

10 – Tu le sais.

Il soupire à s'en écorcher le gosier, le commandant. Sûr que, par nuit noire, quand la mer était très méchante, il avait moins de peine à conduire son escadre de torpilleurs que, maintenant, à quitter une bonne causette pour le cachot glacé.

– Combien de jours? qu'il demande, comme s'il avait perdu la voix.

15 – Dix. Plus vite, bon Dieu! Presse donc!

Là-dessus, voilà que les dortoiriers braillent:

– L'appel! L'appel! Dehors pour l'appel!

Signe que le surveillant envoyé faire l'appel est déjà dans la baraque.

20 Bouynovski se retourne. Faut-il prendre le caban? Là-bas, on vous l'enlève; on vous laisse seulement la veste. Sors comme tu es. A cause qu'il espérait que Volkovoï oublierait (mais Volkovoï n'oublie rien ni personne), il ne s'est pas préparé, le commandant, il n'a même pas caché de tabac dans sa doublure. Et ça servirait à rien d'en emporter au creux de la main: à la fouille, on le lui confisquerait de suite.

Le temps, quand même, qu'il mette son bonnet, César lui a glissé deux cigarettes.

25 – Adieu, les gars! qu'il fait à la 104, avec un drôle de petit salut. Et il s'en va derrière le surveillant.

On lui crie à plusieurs voix: «T'en fais pas!» ou «Tiens bon la rampe!». Qu'est-ce qu'on pourrait lui dire de plus? C'est la 104 qui a bâti le *BOUR*. Elle le connaît: des murs en pierre, un plancher de ciment, pas une lucarne, un poêle qu'on allume juste pour dégeler les murs et que ça fasse une mare 30 par terre, des planches toutes nues pour dormir (si tu n'as pas les os en purée), trois cents grammes de pain par jour, une soupe-lavasse le troisième, le sixième et le neuvième jour seulement.

Dix jours! Ici, dix jours de mitard, si c'est du dur et qu'on les fasse jusqu'au bout, ça revient à perdre la santé pour le restant de la vie. Tubard qu'on en sort, et pour ne plus sortir de l'hosteau.

Mais quinze jours, c'est la froide terre qui te recueillera après.

35 Tant que tu loges dans la baraque, remercie le bon Dieu, et jouis de ne pas t'être fait ramasser!

– Sortez. Je compte jusqu'à trois: ceux qui ne seront pas sortis à «trois», je note les matricules, et je les remets au citoyen surveillant, beugle le chef de baraque.

40 Le chef de baraque, c'est le salaud en chef. On le cadennasse, pourtant, toutes les nuits avec nous, mais ça joue au monsieur qui ne craint personne. Même que c'est les autres qui le craignent tous, à cause qu'il vous dénonce aux surveillants ou qu'il vous cogne dessus soi-même. On l'a inscrit invalide, rapport à ce qu'il s'est fait arracher un doigt dans une rixe, mais il a une vraie tête de bandit. Du reste, c'en est un, un droit-co. Seulement, dans sa condamnation, on a rajouté le paragraphe 14 de l'article 58 (1), de sorte qu'il est tombé dans notre camp.

(1) Le paragraphe concernant le sabotage économique. (N.d.T.)

**Joseph Kessel: *L'Armée des ombres* (extrait chap. Une veillée de l'âge hitlérien)**

(p.187-189 in Pocket - p.209-210 in éd. Famot)

(1963)

« Dans ces prisons civiles, il y avait de tout. Des Autrichiens, des Polonais, des Tchèques, des Serbes, et puis naturellement beaucoup d'Allemands. On avait faim... On avait faim !... Pour se couper l'appétit, les gens fumaient des brins de paille qu'ils retiraient de leur paillasse et qu'ils hachaient dans un bout de papier journal. Je n'avais jamais fumé. J'ai bien été forcé  
5 de m'y mettre... J'avais si faim ! »

Gerbier tendit à ses compagnons un paquet de cigarettes à demi plein. Chacun en prit une et chacun l'alluma sauf le plus vieux, un paysan au poil gris et dur comme les soies des sangliers. Il mit sa cigarette derrière l'oreille et dit : « Je la garde pour tout à l'heure. » On comprit qu'il voulait dire l'heure de l'exécution. Le soldat allemand sentit l'odeur du tabac  
10 dans le couloir mais il ne dit rien. C'était lui qui avait vendu à Gerbier son paquet de cigarettes.

— « Quand on était pris à fumer cette paille on était puni de vingt-cinq coups de bâton », dit le jeune Breton aux yeux saillants. « Mais comme on était puni pour n'importe quoi, pour rien, on pensait : un peu plus, un peu moins... et on fumait quand même.

« Les coups de bâton c'étaient les autres prisonniers qui étaient obligés de les donner. Ils vous mettaient le dos à nu et ils frappaient. Les gardiens comptaient les coups. Si les copains n'allaient pas assez fort, ils y passaient à leur tour. Pour les peines de mort – et il y en avait... il y en avait tout le temps... c'était le même système. On choisissait les copains, des meilleurs copains du condamné pour le pendre. Mais il n'était pas accroché à la potence aussitôt  
20 condamné. Entre les deux, il se passait des jours et souvent des semaines... On ne savait rien, je vous dis. La potence était là, dans la cour, toute prête... Les condamnés – on leur peignait une grande croix noire dans le dos et sur les genoux –, ils continuaient à travailler... Et puis un beau matin, on nous rangeait en carré autour de la potence et quatre copains faisaient les bourreaux pour un malheureux. Les autres condamnés avec leur croix noire, ils attendaient  
25 leur jour sans savoir lequel. Il faut avoir vu leurs yeux pour comprendre... »

« Une fois, c'est un Polonais qui a été pendu. Ses quatre amis, des Polonais aussi, avant de lui passer la corde au cou se sont mis à genoux devant lui pour demander pardon. Il leur a fait le signe de croix sur chacun et ils se sont embrassés. Il faut l'avoir vu pour le comprendre... »

« On jetait les corps dans une fosse commune et on mettait de la chaux vive par-dessus.  
30 C'était toujours nous autres qui le faisons. Il n'y avait pas que des condamnés à enterrer... Il y avait les morts de faim, de maladie... Et puis il y avait ceux qui ne pouvaient plus vivre de cette façon. Ceux-là, ils marchaient sur une sentinelle. La sentinelle faisait des sommations. Les gens ne s'arrêtaient pas, la sentinelle tirait. »

Le jeune Breton au visage de buis renifla. Il n'avait pas de mouchoir.

— « Mais le plus terrible dans ma tête ce ne sont pas les morts », dit-il. « C'est un soir qu'on m'a changé de cellule et qu'on m'a mis avec un pauvre vieux tout blanc de cheveux et de barbe. Ce vieux-là, en me voyant, il s'est ratatiné dans un coin et il s'est mis les mains devant la figure comme si j'allais le frapper. J'ai cru d'abord qu'il était fou... Il y avait beaucoup de fous... Mais non, il avait bien sa raison. Seulement il était juif. Et alors, les  
40 Allemands... les prisonniers allemands, je veux dire (parce que les gardiens je n'en parle pas) ils le battaient, ils le traînaient par la barbe dans la cellule, ils cognaient sa vieille tête blanche contre les murs. Des prisonniers à un autre prisonnier... À un pauvre vieux... »

## Jean de La Fontaine: « Les Femmes et le Secret» (*Fables*, VIII, 6)

(1668-1694)

Rien ne pèse tant qu'un secret ;  
Le porter loin est difficile aux Dames :  
Et je sais même sur ce fait  
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.  
5 Pour éprouver la sienne un Mari s'écria  
La nuit étant près d'elle : « Ô Dieux ! qu'est-ce cela ?  
Je n'en puis plus ; on me déchire ;  
Quoi ! j'accouche d'un oeuf ! – D'un oeuf ? – Oui, le voilà  
Frais et nouveau pondu. Gardez bien de le dire :  
10 On m'appellerait Poule. Enfin n'en parlez pas. »  
La femme neuve sur ce cas,  
Ainsi que sur mainte autre affaire,  
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.  
Mais ce serment s'évanouit  
15 Avec les ombres de la nuit.  
L'Épouse indiscreète et peu fine,  
Sort du lit quand le jour fut à peine levé :  
Et de courir chez sa voisine.  
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé :  
20 N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre.  
Mon mari vient de pondre un oeuf gros comme quatre.  
Au nom de Dieu gardez-vous bien  
D'aller publier ce mystère.  
Vous moquez-vous ? dit l'autre : Ah ! vous ne savez guère  
25 Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.  
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.  
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :  
Elle va la répandre en plus de dix endroits.  
Au lieu d'un oeuf elle en dit trois.  
Ce n'est pas encore tout, car une autre commère  
30 En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait,  
Précaution peu nécessaire,  
Car ce n'était plus un secret.  
Comme le nombre d'oeufs, grâce à la renommée,  
De bouche en bouche allait croissant,  
35 Avant la fin de la journée  
Ils se montaient à plus d'un cent.

**Jean de La Fontaine: « Les Deux Coqs » (Fables, VII, 13)**

(1678)

Deux Coqs vivaient en paix : une Poule survint,  
Et voilà la guerre allumée.  
Amour, tu perdis Troie ; et c'est de toi que vint  
Cette querelle envenimée,  
5 OÙ du sang des Dieux même on vit le Xanthe teint.  
Longtemps entre nos Coqs le combat se maintint :  
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.  
La gent qui porte crête au spectacle accourut.  
Plus d'une Hélène au beau plumage  
10 Fut le prix du vainqueur ; le vaincu disparut.  
Il alla se cacher au fond de sa retraite,  
Pleura sa gloire et ses amours,  
Ses amours qu'un rival tout fier de sa défaite  
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours  
15 Cet objet rallumer sa haine et son courage.  
Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,  
Et s'exerçant contre les vents  
S'armait d'une jalouse rage.  
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits  
20 S'alla percher, et chanter sa victoire.  
Un Vautour entendit sa voix :  
Adieu les amours et la gloire.  
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.  
Enfin par un fatal retour  
25 Son rival autour de la Poule  
S'en revint faire le coquet :  
Je laisse à penser quel caquet,  
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups ;  
30 Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.  
Défions-nous du sort, et prenons garde à nous  
Après le gain d'une bataille.

**Jean de La Fontaine: « Le Curé et le Mort »** (*Fables*, VII, 11)

(1678)

Un Mort s'en allait tristement  
S'emparer de son dernier gîte ;  
Un Curé s'en allait gaiement  
Enterrer ce mort au plus vite.

5 Notre défunt était en carrosse porté,  
Bien et dûment empaqueté ;  
Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,  
Robe d'hiver, robe d'été,  
Que les morts ne dépouillent guère.

10 Le pasteur était à côté ;  
Et récitait, à l'ordinaire,  
Maintes dévotes oraisons,  
Et des psaumes et des leçons,  
Et des versets et des répons :

15 « Monsieur le Mort, laissez-nous faire,  
On vous en donnera de toutes les façons ;  
Il ne s'agit que du salaire. »  
Messire Jean Chouart couvait des yeux son mort,  
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;

20 Et des regards semblait lui dire :  
« Monsieur le Mort, j'aurai de vous  
Tant en argent, et tant en cire,  
Et tant en autres menus coûts. »  
Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette

25 Du meilleur vin des environs ;  
Certaine nièce assez propette  
Et sa chambrière Pâquette  
Devaient avoir des cotillons.  
Sur cette agréable pensée  
Un heurt survient : adieu le char.

30 Voilà messire Jean Chouart  
Qui du choc de son mort a la tête cassée.  
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur ;  
Notre Curé suit son seigneur ;  
Tous deux s'en vont de compagnie.

35 Proprement toute notre vie  
Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,  
Et la fable du Pot au lait.

**Pierre Corneille : *Le Cid* (1637), Acte II, scène 2**

**Don Rodrigue**

À moi, comte, deux mots.

**Le Comte**

Parle.

**Don Rodrigue**

Ôte-moi d'un doute.

Connais-tu bien don Diègue ?

**Le Comte**

Oui.

**Don Rodrigue**

Parlons bas ; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,

400 La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?

**Le Comte**

Peut-être.

**Don Rodrigue**

Cette ardeur que dans les yeux je porte,

Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

**Le Comte**

Que m'importe ?

**Don Rodrigue**

À quatre pas d'ici je te le fais savoir.

**Le Comte**

Jeune présomptueux !

**Don Rodrigue**

Parle sans t'émouvoir.

405 Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées

La valeur n'attend point le nombre des années.

**Le Comte**

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,

Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

**Don Rodrigue**

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,

410 Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

**Le Comte**

Sais-tu bien qui je suis ?

**Don Rodrigue**

Oui ; tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.

Les palmes dont je vois ta tête si couverte

Semblent porter écrit le destin de ma perte.

415 J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;

Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.

À qui venge son père il n'est rien d'impossible.

Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

**Le Comte**

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,

420 Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens ;

Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,

Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.

Je sais ta passion, et suis ravi de voir

Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ;

425 Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime ;

Que ta haute vertu répond à mon estime ;

Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,

Je ne me trompais point au choix que j'avais fait ;

Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;

430 J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.

Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;

Dispense ma valeur d'un combat inégal ;

Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :

À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

435 On te croirait toujours abattu sans effort ;

Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

**Don Rodrigue**

D'une indigne pitié ton audace est suivie :

Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

**Le Comte**

Retire-toi d'ici.

**Don Rodrigue**

Marchons sans discourir.

**Le Comte**

440 Es-tu si las de vivre ?

**Don Rodrigue**

As-tu peur de mourir ?

**Le Comte**

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère

Qui survit un moment à l'honneur de son père.

**Beaumarchais : *Le Barbier de Séville* (1775)**

**ACTE II**

*Le théâtre représente l'appartement de Rosine.*

*La croisée dans le fond du théâtre est fermée par une jalousie grillée.*

**Scène 15**

(...)

**Rosine**, *pendant qu'il y va.* Ah, Ciel ! que faire ?... Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu de la prendre.

*Elle fait l'échange, et met la lettre du cousin dans sa pochette, de façon qu'elle sorte un peu.*

5 **Bartholo**, *revenant.* Ah ! j'espère maintenant la voir.

**Rosine.** De quel droit, s'il vous plaît ?

**Bartholo.** Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

**Rosine.** On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

**Bartholo**, *frappant du pied.* Madame ! Madame !...

10 **Rosine** *tombe sur un fauteuil, et feint de se trouver mal.* Ah ! quelle indignité !...

**Bartholo.** Donnez cette lettre, ou craignez ma colère.

**Rosine**, *renversée.* Malheureuse Rosine !

**Bartholo.** Qu'avez-vous donc ?

15 **Rosine.** Quel avenir affreux !

**Bartholo.** Rosine !

**Rosine.** J'étouffe de fureur.

**Bartholo.** Elle se trouve mal.

**Rosine.** Je m'affaiblis, je meurs.

20 **Bartholo** *lui tâte le pouls et dit à part.* Dieux ! la lettre ! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. *Il continue à lui tâter le pouls, et prend la lettre, qu'il tâche de lire en se tournant un peu.*

**Rosine**, *toujours renversée.* Infortunée ! ah !...

25 **Bartholo** *lui quitte le bras, et dit à part.* Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir !

**Rosine.** Ah ! pauvre Rosine !

**Bartholo.** L'usage des odeurs... produit ces affections spasmodiques.

*Il lit par-derrière le fauteuil, en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête, et se remet sans parler.*

30 **Bartholo**, *à part.* Ô Ciel ! C'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude ! Comment l'apaiser maintenant ? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue !

*Il fait semblant de la soutenir, et remet la lettre dans la pochette.*

35 **Rosine** *soupire.* Ah !...

**Bartholo.** Eh bien ! ce n'est rien, mon enfant ; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout ; car ton pouls n'a seulement pas varié.

*Il va prendre un flacon sur la console.*

**Rosine**, *à part.* Il a remis la lettre ! fort bien.

40 **Bartholo.** Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse ?

**Rosine.** Je ne veux rien de vous : laissez-moi.

**Bartholo.** Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet.

**Rosine.** Il s'agit bien du billet ! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

45 **Bartholo**, *à genoux.* Pardon : j'ai bientôt senti tous mes torts ; et tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

(...)

**Edmond Rostand : *Cyrano de Bergerac* (1897),**  
Acte I, scène 2 v.94-138

**Premier marquis.**  
Quel est ce Cyrano ?

**Cuigy.**

95 C'est un garçon versé dans les colichemardes.

**Deuxième marquis.**

Noble ?

**Cuigy.**

Suffisamment. Il est cadet aux gardes.  
*(Montrant un gentilhomme qui va et vient dans la salle  
comme s'il cherchait quelqu'un.)*

Mais son ami Le Bret peut vous dire...

*(Il appelle.)*

Le Bret !

*(Le Bret descend vers eux.)*

Vous cherchez Bergerac ?

**Le Bret.**

Oui, je suis inquiet !...

**Cuigy.**

N'est-ce pas que cet homme est des moins ordinaires ?

**Le Bret, avec tendresse.**

100 Ah ! c'est le plus exquis des êtres sublunaires !

**Ragueneau.**

Rimeur !

**Cuigy.**

Bretteur !

**Brissaille.**

Physicien !

**Le Bret.**

Musicien !

**Lignière.**

Et quel aspect hétéroclite que le sien !

**Ragueneau.**

Certes, je ne crois pas que jamais nous le peigne  
Le solennel monsieur Philippe de Champagne ;  
105 Mais bizarre, excessif, extravagant, falot,  
Il eût fourni, je pense, à feu Jacques Callot  
Le plus fol spadassin à mettre entre ses masques :  
Feutre à panache triple et pourpoint à six basques,  
Cape que par derrière, avec pompe, l'estoc  
110 Lève, comme une queue insolente de coq,  
Plus fier que tous les Artabans dont la Gascogne  
Fut et sera toujours l'alme Mère Gigogne,  
Il promène, en sa fraise à la Pulcinella,  
Un nez !... Ah ! messeigneurs, quel nez que ce nez-là !...  
115 On ne peut voir passer un pareil nasigère  
Sans s'écrier : « Oh ! non, vraiment, il exagère ! »  
Puis on sourit, on dit : « Il va l'enlever... » Mais  
Monsieur de Bergerac ne l'enlève jamais.

**Le Bret, hochant la tête.**

Il le porte, – et pourfend quiconque le remarque !

**Ragueneau**, *fièrement*.  
120 Son glaive est la moitié des ciseaux de la Parque !

**Premier marquis**, *haussant les épaules*.  
Il ne viendra pas !

**Ragueneau**.  
Si !... Je parie un poulet  
À la Ragueneau !

**Le marquis**, *riant*.  
Soit !  
*(Rumeurs d'admiration dans la salle. Roxane vient de paraître dans sa loge. Elle s'assied sur le devant, sa duègne prend place au fond. Christian, occupé à payer la distributrice, ne regarde pas.)*

**Deuxième marquis**, *avec des petits cris*.  
Ah ! messieurs ! mais elle est  
Épouvantablement ravissante !

**Premier marquis**.  
Une pêche  
Qui sourirait avec une fraise !

**Deuxième marquis**.  
Et si fraîche  
125 Qu'on pourrait, l'approchant, prendre un rhume de cœur !

**Christian**, *lève la tête, aperçoit Roxane, et saisit vivement Lignière par le bras*.  
C'est elle !

**Lignière**, *regardant*.  
Ah ! c'est elle ?...

**Christian**.  
Oui. Dites vite. J'ai peur.

**Lignière**, *dégustant son rivesalte à petits coups*.  
Magdeleine Robin, dite Roxane. – Fine.  
Précieuse.

**Christian**.  
Hélas !

**Lignière**.  
Libre. Orpheline. Cousine  
De Cyrano, – dont on parlait...  
*(À ce moment un seigneur très élégant, le cordon bleu en sautoir, entre dans la loge et, debout, cause un instant avec Roxane.)*

**Christian**, *tressaillant*.  
Cet homme ?...

**Lignière**, *qui commence à être gris, clignant de l'œil*.  
Hé ! Hé !...

130 – Comte de Guiche. Épris d'elle. Mais marié  
À la nièce d'Armand de Richelieu. Désire  
Faire épouser Roxane à certain triste sire,  
Un monsieur de Valvert, vicomte... et complaisant.  
Elle n'y souscrit pas, mais de Guiche est puissant :  
135 Il peut persécuter une simple bourgeoise.  
D'ailleurs j'ai dévoilé sa manœuvre sournoise  
Dans une chanson qui... Ho ! il doit m'en vouloir !  
– La fin était méchante... Écoutez...

**Edmond Rostand : *Cyrano de Bergerac* (1897),**  
Acte II, scène 8 v.964-1014

**Cyrano.**

Et que faudrait-il faire ?

- 965 Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,  
Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc  
Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,  
Grimper par ruse au lieu de s'élever par force ?  
Non, merci. Dédier, comme tous ils le font,  
970 Des vers aux financiers ? se changer en bouffon  
Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,  
Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ?  
Non, merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud ?  
Avoir un ventre usé par la marche ? une peau  
975 Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale ?  
Exécuter des tours de souplesse dorsale ?...  
Non, merci. D'une main flatter la chèvre au cou  
Cependant que, de l'autre, on arrose le chou,  
Et donneur de séné par désir de rhubarbe,  
980 Avoir un encensoir, toujours, dans quelque barbe ?  
Non, merci ! Se pousser de giron en giron,  
Devenir un petit grand homme dans un rond,  
Et naviguer, avec des madrigaux pour rames,  
Et dans ses voiles des soupirs de vieilles dames ?  
985 Non, merci ! Chez le bon éditeur de Sercy  
Faire éditer ses vers en payant ? Non, merci !  
S'aller faire nommer pape par les conciles  
Que dans les cabarets tiennent des imbéciles ?  
Non, merci ! Travailler à se construire un nom  
990 Sur un sonnet, au lieu d'en faire d'autres ? Non,

- Merci ! Ne découvrir du talent qu'aux mazettes ?  
Être terrorisé par de vagues gazettes,  
Et se dire sans cesse : « Oh, pourvu que je sois  
Dans les petits papiers du Mercure François ? »...  
995 Non, merci ! Calculer, avoir peur, être blême,  
Préférer faire une visite qu'un poème,  
Rédiger des placets, se faire présenter ?  
Non, merci ! non, merci ! non, merci ! Mais... chanter,  
Rêver, rire, passer, être seul, être libre,  
1000 Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,  
Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,  
Pour un oui, pour un non, se battre, — ou faire un vers !  
Travailler sans souci de gloire ou de fortune,  
À tel voyage, auquel on pense, dans la lune !  
1005 N'écrire jamais rien qui de soi ne sortît,  
Et modeste d'ailleurs, se dire : mon petit,  
Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,  
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles !  
Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,  
1010 Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,  
Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite,  
Bref, dédaignant d'être le lierre parasite,  
Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,  
Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul !

**Edmond Rostand : *Cyrano de Bergerac* (1897),**  
Acte III, scène 7 v.1439-1479

**Roxane.**

Eh bien ! si ce moment est venu pour nous deux,  
1440 Quels mots me direz-vous ?

**Cyrano.**

Tous ceux, tous ceux, tous ceux  
Qui me viendront, je vais vous les jeter, en touffe,  
Sans les mettre en bouquets : je vous aime, j'étouffe,  
Je t'aime, je suis fou, je n'en peux plus, c'est trop ;  
Ton nom est dans mon cœur comme dans un grelot,  
1445 Et comme tout le temps, Roxane, je frissonne,  
Tout le temps, le grelot s'agite, et le nom sonne !  
De toi, je me souviens de tout, j'ai tout aimé :  
Je sais que l'an dernier, un jour, le douze mai,  
Pour sortir le matin tu changeas de coiffure !  
1450 J'ai tellement pris pour clarté ta chevelure  
Que, comme lorsqu'on a trop fixé le soleil,  
On voit sur toute chose ensuite un rond vermeil,  
Sur tout, quand j'ai quitté les feux dont tu m'inondes,  
Mon regard ébloui pose des taches blondes !

**Roxane, d'une voix troublée.**

1455 Oui, c'est bien de l'amour...

**Cyrano.**

Certes, ce sentiment  
Qui m'envahit, terrible et jaloux, c'est vraiment  
De l'amour, il en a toute la fureur triste !

De l'amour, — et pourtant il n'est pas égoïste !  
Ah ! que pour ton bonheur je donnerais le mien,  
1460 Quand même tu devrais n'en savoir jamais rien,  
S'il ne pouvait, parfois, que de loin, j'entendisse  
Rire un peu le bonheur né de mon sacrifice !  
— Chaque regard de toi suscite une vertu  
Nouvelle, une vaillance en moi ! Commences-tu  
1465 À comprendre, à présent ? voyons, te rends-tu compte ?  
Sens-tu mon âme, un peu, dans cette ombre, qui monte ?...  
Oh ! mais vraiment, ce soir, c'est trop beau, c'est trop doux !  
Je vous dis tout cela, vous m'écoutez, moi, vous !  
C'est trop ! Dans mon espoir même le moins modeste,  
1470 Je n'ai jamais espéré tant ! Il ne me reste  
Qu'à mourir maintenant ! C'est à cause des mots  
Que je dis qu'elle tremble entre les bleus rameaux !  
Car vous tremblez, comme une feuille entre les feuilles !  
Car tu trembles ! car j'ai senti, que tu le veuilles  
1475 Ou non, le tremblement adoré de ta main  
Descendre tout le long des branches du jasmin !  
*(Il baise éperdument l'extrémité d'une branche pendante.)*

**Roxane.**

Oui, je tremble, et je pleure, et je t'aime, et suis tienne !  
Et tu m'as enivrée !

**Cyrano.**

Alors, que la mort vienne !  
Cette ivresse, c'est moi, moi, qui l'ai su causer !

**Edmond Rostand : *Cyrano de Bergerac* (1897),**  
Acte V, scène 6 v.2548-2570

**Cyrano**, est secoué d'un grand frisson et se lève brusquement.

Pas là ! non ! pas dans ce fauteuil !

*(On veut s'élancer vers lui.)*

Ne me soutenez pas ! -- Personne !

*(Il va s'adosser à l'arbre.)*

Rien que l'arbre !

*(Silence.)*

2550 Elle vient. Je me sens déjà botté de marbre,  
Ganté de plomb !

*(Il se raidit.)*

Oh ! mais !... puisqu'elle est en chemin,  
Je l'attendrai debout,

*(Il tire l'épée.)*

et l'épée à la main !

**Le Bret.**

Cyrano !

**Roxane**, défaillante.

Cyrano !

*(Tous reculent épouvantés.)*

**Cyrano.**

Je crois qu'elle regarde...

Qu'elle ose regarder mon nez, cette Camarde !

*(Il lève son épée.)*

2555 Que dites-vous ?... C'est inutile ?... Je le sais !  
Mais on ne se bat pas dans l'espoir du succès !

Non ! non, c'est bien plus beau lorsque c'est inutile !  
Qu'est-ce que c'est que tous ceux-là ! -- Vous êtes mille ?  
Ah ! je vous reconnais, tous mes vieux ennemis !

2560 Le Mensonge ?

*(Il frappe de son épée le vide.)*

Tiens, tiens ! -Ha ! ha ! les Compromis,

Les Préjugés, les Lâchetés !...

*(Il frappe.)*

Que je pactise ?

Jamais, jamais ! -Ah ! te voilà, toi, la Sottise !

Je sais bien qu'à la fin vous me mettez à bas ;

N'importe : je me bats ! je me bats ! je me bats !

*(Il fait des moulinets immenses et s'arrête haletant.)*

2565 Oui, vous m'arrachez tout, le laurier et la rose !

Arrachez ! Il y a malgré vous quelque chose

Que j'emporte, et ce soir, quand j'entrerai chez Dieu,

Mon salut balaiera largement le seuil bleu,

Quelque chose que sans un pli, sans une tache,

2570 J'emporte malgré vous,

*(Il s'élance l'épée haute.)*

et c'est...

*(L'épée s'échappe de ses mains, il chancelle, tombe dans  
les bras de Le Bret et de Ragueneau.)*

**Roxane**, se penchant sur lui et lui baisant le front.

C'est ?...

**Cyrano**, rouvre les yeux, la reconnaît et dit en souriant.

Mon panache.